

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1927

Discours prononcé par M. Marcel BIZOS, Professeur de Lettres

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Amis,

On a raconté que Jules Lemaître, chargé du discours rituel à la distribution des prix de son Lycée, au temps où il n'était encore qu'un jeune professeur, fit la gageure de dissenter sur la musique, à laquelle il n'entendait rien. Il s'en tira avec esprit ; mais c'était Jules Lemaître. Qu'on ne m'accuse ni de présomption, ni d'impertinence, et que mes collègues de musique et de dessin me pardonnent cette profanation, si je m'aventure à mon tour sur le terrain de l'art, qui devrait m'être interdit : un crayon à la main, j'ai toute la gaucherie des enfants, sans leur charmante naïveté, et une ligne de musique est presque un grimoire pour moi. Pourtant, j'aime les arts avec passion, et je suis un peu comme M. Jourdain qui se désolait qu'on ne l'eût pas initié dans son enfance aux mystères de l'alphabet ; je m'en veux presque de n'avoir pas comme lui le courage de me mettre sur le tard à l'étude. J'ai voulu du moins, mes chers amis, vous exhorter à ne pas vous préparer de tels regrets, susciter ou développer en vous un goût capable de charmer et d'embellir même toute votre vie.

Au reste ce goût ne répond-il pas à un besoin de notre nature ? A toutes les époques, si haut que l'on remonte, dans toutes les civilisations, même les plus grossières, chez tous les êtres humains, si peu cultivés qu'ils soient, on trouve au moins des traces de sentiment artistique. Comme l'instinct de curiosité qui fait dire tant de pourquoi à l'enfant, est le point de départ de la science, il y a à la base de l'art un instinct très fort aussi : l'instinct d'imitation. L'art est avant tout l'imitation de la nature, de toutes les réalités qui nous entourent, de la vie sous tous ces aspects. En présence des choses extérieures, il y a trois attitudes possibles.

Voici, par exemple, un arbre immense dans la plaine : l'homme peut songer à l'abattre, à le débiter en bûches pour se chauffer ou en planches pour bâtir sa maison : c'est le point de vue pratique. Il peut avoir la curiosité d'en connaître l'âge et l'espèce, d'étudier les tissus dont il est formé : c'est le point de vue du savant. Mais il peut aussi se sentir comme écrasé par sa force majestueuse, contempler son feuillage agité par le vent, écouter les oiseaux qui chantent dans ses branches, s'indigner à la pensée du meurtre sacrilège que le bûcheron commettra peut-être bientôt et désirer fixer la vision qui l'encharma : cela, c'est le point de vue de l'artiste.

Cette jouissance désintéressée au spectacle des choses, cette sympathie avec la nature, les hommes n'en sont pas toujours capables. Les nécessités de la vie leur donnent de bonne heure l'habitude, peu à peu inconsciente, de ne considérer les objets qui les entourent que pour leur utilité ; les objets familiers surtout perdent vite ainsi leur originalité sensible. Pour

l'artiste au contraire, les choses gardent leur réalité vivante et leur nouveauté première. Une partie de sa mission, c'est de nous rendre cette fraîche vision que nous avons plutôt oubliée que perdue tout à fait, de nous guider au milieu des merveilles que recèle la nature et que nous ne savions plus voir.

Les différents arts ont divisé la tâche ; ils se sont partagé en quelque sorte cette nature aux multiples aspects. Les arts plastiques ont établi leur domaine dans le monde des couleurs et des formes ; celui de la peinture est presque illimité, puisque les jeux subtils de la lumière changent à tout instant l'aspect d'une même scène. L'architecture traduit et inspire des impressions très générales et très simples d'ordre, de grâce, de majesté ; mais ces impressions peuvent être extrêmement fortes : certaines cathédrales ne nous donnent-elles pas le sentiment du sublime, comme les grands spectacles de la nature ? Enfin la musique est le plus immatériel de tous les arts, le plus imprécis et le plus puissant à la fois ; elle est la voix qui s'élève de l'âme, la vibration de notre vie intérieure la plus profonde et comme un écho de l'harmonie universelle.

L'image de la nature que nous offre l'art n'en est pas la copie. Si la peinture, par exemple, bornait son ambition comme le prétend Pascal, à « attirer l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux », elle mériterait le dédain du moraliste. Mais l'imitation de l'artiste n'est pas un esclavage. L'art est la vérité choisie. Il est une synthèse : non pas une simplification abstraite, un schéma, un amaigrissement de la réalité, mais au contraire la mise en relief par le sacrifice des détails de ses caractères essentiels. Dans son choix, l'artiste, avec une conscience plus ou moins nette, est guidé par son tempérament. D'un même spectacle, deux artistes d'égal talent présenteront deux images différentes, parce qu'ils auront eu, devant lui, deux émotions différentes. C'est donc en définitive la qualité de la sensibilité qui donne à une œuvre son véritable prix ; c'est elle qui fait la personnalité des artistes, et on les classerait peut-être plus justement d'après leur tempérament et les nuances de leur sensibilité que d'après leurs techniques.

Mais ne cherchons-nous dans une œuvre d'art qu'une image plus expressive et plus claire de la nature, que la vibration d'une sensibilité plus riche ou plus délicate que la nôtre ? Dans les chefs-d'œuvre qui nous transportent, nous apercevons autre chose encore. La réalité, si belle qu'on la trouve et si fort qu'on l'aime, ne nous satisfait pas et, comme dit Montaigne, Nous voyons toujours du pays au-delà. Le philosophe suppose, derrière les apparences changeantes, le monde idéal des réalités immuables ; mais elles restent pour lui d'abstraites et froides entités qu'il n'anime et ne vivifie que s'il se double d'un poète comme Platon. Le grand artiste, lui, imagine et croit voir cet idéal dont il a le tourment sous la forme d'une nature plus parfaite, d'une vie plus intense et plus haute. Prenant toujours son point de départ dans la réalité et travaillant dans le sens de la nature, il la corrige, si l'on veut, et, d'une certaine manière, il l'embellit. Il lui dit : « Voilà ce que tu voulais être ; voilà le chef-d'œuvre dont tu n'étais que l'ébauche. » Il devient un créateur à son tour. Ce pouvoir d'idéalisation et de création, c'est ma marque suprême du génie. C'est par là surtout que l'œuvre d'art nous donne l'impression du sublime et peut nous communiquer un enthousiasme presque religieux.

En nous transportant ainsi dans le monde de l'idéal, l'art nous console et nous repose des réalités laides ou basses. Il nous donne des jouissances qui nous élèvent. C'est là sa grande,

sa noble mission. C'est par là qu'il est hautement moral, si l'on tient à trouver de la moralité dans l'art.

Est-il besoin de dire que ce n'est pas son seul intérêt et qu'il n'y a pas de plus absurde paradoxe que celui de l'inutilité des artistes dans un état. Je ne veux pas répéter ce qu'on a pu dire souvent des leçons de probité intellectuelle, de désintéressement, d'ardeur à lutter pour un idéal que les vrais artistes nous donnent. Le récit de leur vie suffit à nous en convaincre. J'emprunterai seulement à Rodin une remarque qui est un spirituel et juste éloge, et qui me paraît particulièrement digne d'être méditée à notre époque : « Les artistes, dit le grand sculpteur, aiment leur profession ; ils l'exercent avec plaisir, avec passion même, et si tous les travailleurs leur ressemblaient, nous triompherions de bien des difficultés, et notre organisation sociale serait admirablement féconde ».

S'il est vrai que l'art nous donne les joies les plus pures, les leçons les plus hautes, on ne peut trop souhaiter de voir le goût s'en répandre partout. Tout le monde, et les humbles peut-être plus que personne, a droit aux nobles joies qu'il nous apporte. Mais l'art véritable, il faut l'avouer, exige une assez longue initiation. Ceux qu'absorbent des soucis trop matériels pourront-ils jamais s'y élever ? Je me borne à poser ici ce grave problème de l'art et du peuple.

Du moins est-ce une sorte de devoir pour les privilégiés, qui peuvent donner du temps aux choses de l'esprit, de développer en eux le sentiment et l'intelligence de l'art. C'est à force de vous intéresser aux questions variées que l'art soulève, à force surtout de voir de belles œuvres, que votre goût se formera. Vous avez le bonheur d'habiter une ville où des Musées incomparables, des Salons de peinture et de sculpture aux tendances variées, mais, toutes expressives du génie de notre nation, de grands concerts où un éclectisme intelligent permet d'entendre les chefs-d'œuvre de la musique classique et moderne et où dès longtemps d'ailleurs les jeunes gens ne forment pas la partie du public la moins fervente, enfin des manifestations artistiques de toutes sortes peuvent satisfaire la plus insatiable curiosité. Sans médire des sports, auxquels personne plus que moi ne se félicite que vous alliez demander des joies saines et fortes ; sans être l'ennemi du cinéma qui peut être, s'il ne l'est pas toujours un divertissement admirable ; sans même être trop sévère pour la danse (vous m'accuseriez de dédaigner un plaisir qui n'est plus de mon âge) vous me permettrez de vous dire que vous pourriez retrancher un peu du temps que vous passez à tout cela pour le consacrer à des distractions tout de même plus relevées. Si, au début, les concerts, les musées, les salons vous ennuiant parfois un peu, ne vous découragez pas : les plus hauts plaisirs veulent être mérités par des sacrifices et de la patience. Je ne vous dis pas de vous garder du snobisme, qui n'a peut-être jamais plus fâcheusement sévi qu'à notre époque : ce n'est guère un défaut de votre âge, où l'on a d'ordinaire la franchise de ses impressions. Mais ne tombez pas non plus dans l'excès opposé, et ne vous hâtez pas de condamner avec la belle assurance de la jeunesse, les œuvres que vous n'aimez pas ; ayez de la sincérité mais aussi quelque défiance en votre jugement : résignez-vous, au début de votre initiation, à ne pas tout comprendre ; l'art moderne surtout vous déconcertera souvent ; il faudra pourtant que vous appreniez à l'aimer, parce qu'il est grand, lui aussi, et qu'on ne doit pas toujours être tourné vers le passé.

Au reste vous quitterez le Lycée avec des lumières que, de mon temps, nous n'avions pas pour nous guider. L'enseignement de l'art se réduisait à des heures de dessin que l'on ne prenait pas assez au sérieux et à un maigre chapitre perdu dans notre cours d'histoire parmi

les récits des campagnes militaires et la chronologie des rois. Une heureuse réforme a donné à cet enseignement la place qui devait lui revenir dans la formation de vos jeunes esprits. Vous n'ignoreriez plus, par exemple, la grandeur de l'œuvre d'un Beethoven, dont le monde entier a célébré cette année la mémoire, et dont bien des élèves jadis, à la fin de leurs classes, n'avaient pas même entendu prononcer le nom.

Et puis l'art ne semble-t-il pas particulièrement en honneur dans votre Lycée ? J'en veux pour preuve le Salon que vous avez organisé cette année, avec la complicité éclairée de Monsieur le Proviseur, sous la direction de maîtres dont le goût et le dévouement sont parfaits, au milieu de la sympathie des vos parents et des amis du Lycée : tous ont applaudi à vos efforts, admiré vos jeunes talents. Monsieur le Directeur de l'Enseignement secondaire a trouvé votre initiative si heureuse qu'il a voulu honorer de sa présence le premier Salon des Elèves du Lycée Buffon. J'espère que vous avez institué ainsi une tradition qui entretiendra dans cette maison le culte de l'art : ce discours n'a eu d'autre ambition que de vous apporter un encouragement de plus.

Marcel BIZOS

(1889-1974)

Agrégé de lettres (1914)

Professeur à Buffon (de 1919-20 à 1920-21)

précédemment Professeur à Alger

Inspecteur général de l'Instruction publique (1945)